

LES ANNÉES 1966-1986

PAR GEORGES BALANDIER¹

C'est le temps du doute, puis la crise. La science et la technique s'idéologisent, l'image de l'homme se brouille.

En une vingtaine d'années — disons, 1966-1986 — tout bouge et en tous sens, l'image de l'homme se brouille, les paysages sociaux sont en transformation continue. L'incertitude devient ravageuse, les idéologies et les grands systèmes interprétatifs semblent emportés par le mouvement. Au regard du critique, l'« ère du vide » plus tard proclamée est déjà commencée. Pourtant, les années soixante se situent d'abord sous le signe de *l'affirmation*. C'est le temps de l'« homme structural », de la revendication de scientificité, de l'économisme sûr de lui. Une cohérence s'impose : le niveau savoir expulse la rhétorique, le technique prévaut sur le politique, l'expansion économique a la fonction d'un calmant en engendrant la satisfaction consumériste. 1968, l'imprévu, crée la déchirure. À l'homme statistique, défini par le nombre, à l'homme déterminé par les relations de structure, d'organisation ou de système, est opposé l'homme revendicateur de la qualité, de l'intensité, du droit à l'imagination et à la singularité. L'événement permet un dépoussiérage de l'économie et de la société françaises, **il provoque surtout une rupture à partir de laquelle la modernité trouve un terrain plus libre**, et les mœurs l'occasion de leur « libération ». Ce qui survit encore, le moins mal, à la fin de la décennie, c'est le tiers-mondisme transformé en une idéologie-relais grâce à laquelle l'idée de révolution peut cacher ses premières flétrissures. Pour peu de temps.

Les années soixante-dix sont d'abord celles du *doute*, l'enchantement est rompu. Le progrès apporte désormais les « désillusions » (Raymond Aron, 1969). La société est « bloquée » (Michel Crozier, 1970). La croissance économique n'a plus toutes ses vertus, et certains proposent de lui imposer une « halte » (1972). C'est le prélude à la crise qui paraît à mi-décennie et dure toujours. Celle-ci conduit à la reconnaissance des *limites*, au repli individualiste — c'est, aux Etats-Unis, le temps de la culture du narcissisme — à la valorisation de l'instant et du micro-local. Le **postmodernisme** déconstruit, prépare ceux qui ont « laissé derrière eux tous les paradigmes » (Jürgen Habermas) à tous les accommodements, au refus des dogmes et des affirmations de sens. Des compensations restent recherchées : celles des nouvelles religiosités et d'une sorte de paganisme au quotidien, de la consommation des produits culturels rapidement renouvelés, du voyage et de l'errance, de la redécouverte partiellement mythifiée de la nature,

¹ Professeur à la Sorbonne et à l'École des Hautes Études en sciences sociales. Dernier livre paru : *Le détour, pouvoir et modernité* (éd. Fayard).

engendrant un mythécologie.

Deux « révolutions » se produisent en ces années-là, sans que leurs effets soient aussitôt perçus : celle des nouvelles techniques, celle d'une science dont les applications se multiplient vite et dont les savants parlent autrement en prenant part aux débats d'idées, en brisant l'isolement où les tenaient leurs langages spécifiques. La même année, 1970, deux biologistes occupent la scène : Jacques Monod (*Le hasard et la nécessité*) et François Jacob (*La logique du vivant*) ; et la décennie va à son terme au moment où deux livres — ceux d'Ilya Prigogine et Isabelle Stengers (*La Nouvelle Alliance*) et Henri Atlan (*Entre le cristal et la fumée*) — montrent une nature peu conforme à un ordre général, porteuse de fluctuations complexes et créatrices, et d'une instabilité permettant surtout de saisir des probabilités, des possibles. L'image de la science devient plus floue, et le savant plus producteur de résultats précaires que de certitudes durables. Les théories scientifiques sont maintenant moins globales (unifiantes) que « locales », non déterministes, soumises au travail du temps ; elles proposent des synthèses successives séparées par des espaces de creux. Le savoir se fragmente, se fait provisoire, provoque un émiettement de la représentation du monde. Il se met en question, et la connaissance de la connaissance peut être le moyen — comme fait Edgar Morin dans *La Méthode* — d'une tentative de reconstruction, et de légitimation de l'« unité de l'homme », par la complexité elle-même.

Si la **modernité** se définit, ainsi que je le proposai, par le mouvement et l'incertitude, la science actuelle lui est accordée. Ce qui explique l'insistance portée par les savants d'aujourd'hui sur les conditions culturelles régissant la production de leur savoir, et aussi leurs explorations extraterritoriales. Ils se mettent à philosopher, ils se situent sur ce terrain au moment où les « grands récits » commencent à perdre leur crédit. Le néo-darwinisme de J. Monod a fait de l'homme, issu de l'évolution biologique, un produit du hasard et de la nécessité, une réalisation arbitraire assujettie au gouvernement de la mort et placée aux frontières d'un Univers sans vie. Ilya Prigogine propose une « nouvelle alliance » du scientifique et du philosophe, un accord retrouvé du simple et du complexe, du hasard et de la nécessité propice à un « réenchantement » du monde. François Jacob et Henri Atlan, en traçant l'espace de la science, les limites du monde objectif, définissent les espaces où le mythe, l'idéologie, l'éthique permettent à la raison de s'exercer autrement et au sens de la vie et de la mort d'être dit inlassablement.

La science plus interrogative n'en est pas moins plus déconcertante par ses applications, ou ses perversions, telle que la sociobiologie fondatrice du nouveau discours sur l'inégalité. L'homme est envahi par l'inquiétude de vivre à plus grands risques, non pas seulement en raison des technologies nucléaires et de la dégradation de son milieu, mais aussi des bouleversements qui affectent sa propre nature. L'intervention résultant du mouvement accéléré de la biologie atteint l'être physique de l'homme dans sa formation même, dans ce qui en est constitutif. Les processus biologiques humains sont culturalisés jusque dans l'intimité cellulaire. Le génie génétique donne la capacité de recombinaisons, les moyens

d'agir sur les processus de la vie. L'homme commençait à savoir qu'il est programmable par l'effet des contraintes sociales et culturelles, il découvre maintenant qu'il est *fabricable* sur commande sociale ou politique. La bioéthique dresse avec difficulté des barrières protectrices, déjà la définition génétique de l'individu — avec la carte génétique — peut doubler l'identification bureaucratique. Plus significatives encore, parce que déjà là, sont les techniques de procréation artificielle ; c'est l'avènement de la nativité technicisée, avec toutes ses dissociations qu'elle peut entraîner : de la sexualité et de la reproduction, du corps et de la procréation, de la parenté naturelle et de la parenté sociale, de la conjugaison des différences sexuelles et de la fécondation. Tout ce qui a contribué à définir l'homme en longue durée s'en trouve transformé ; une liberté s'y gagne, mais un risque s'y prend — celui d'une eugénique, d'abord estimée positive, s'installant par glissements progressifs.

Affecté dans sa nature même, l'homme actuel l'est aussi et radicalement en ce qui façonne son appréhension intellectuelle et sensible du monde. Par l'effet des nouvelles techniques, celles de l'information et de la communication. On a dit que l'informatique « habite » l'homme moderne ; elle l'accompagne de plus en plus dans les actes de la vie quotidienne ; elle peut provoquer l'identification passionnée à une « personne électronique », l'ordinateur. Elle conduit à une interprétation machiniste de l'homme et de son intelligence, au développement de l'organisation sous toutes ses formes et à une rationalisation réduisant le champ de l'empirique et de l'aléatoire. La thèse de la « société abstraite » (popularisée aux Etats-Unis au début des années soixante-dix) reçoit ainsi sa validation. L'informatisation introduit avec l'automate un être du troisième type, inséré entre l'homme et les choses, elle produit un nouveau genre d'objet dépourvu de son évidence en estompant la différence entre le matériel et l'immatériel, elle rend plus incertaine l'identification du réel. Déjà apparaît le projet d'un homme machiné, dépassement de l'« homme neuronal », bénéficiant d'un transfert à son cerveau de l'intelligence artificielle et disposant d'une puissance intellectuelle accrue née de cet artifice.

La **société de la modernité avancée** est à la fois informatique et médiatique. Les images y deviennent prolifiques ; elles se multiplient en formant des populations de plus en plus diverses, jusqu'à celle — la plus surprenante — des images synthétiques issues du mariage des procédures les plus abstraites et de la création de formes par métamorphoses successives. Sous cet aspect au moins, la culture présente est celle de l'abondance. Ce qui est déjà en place, c'est un univers de réseaux en expansion et davantage connectables. Ces réseaux, qui véhiculent les images et les messages liés, doublent la réalité matérielle : ils imposent une sur-réalité toujours plus dense, plus englobante ; ils transmettent au réel une vie en double et rendent plus confuses ses frontières jusqu'alors reconnues. L'opposition des évaluations est brutale ; d'un côté, l'affirmation d'un enrichissement, d'un autre côté, la dénonciation d'une perte d'authenticité au point du *pseudo*, du jeu des apparences. Sous ce dernier aspect, l'époque est vue comme celle de la simulation, des simulacres, d'une hyper-production en quoi tout s'annule. Et le réel lui-même « apparaît comme un grand corps inutile » (Jean Baudrillard) ; c'est le passage à la limite, dans cet

effondrement l'homme lui-même devient une image mouvante, il s'achemine vers le peu de réalité. La médiatisation a des conséquences moins extrêmes, dès maintenant identifiables ; elle révolutionne le savoir et le savoir-faire, l'activité productive comme l'acte créateur ; elle change la nature du lien social, qui passe par les machines ; elle bouleverse le système des représentations, le mode contemporain de production des « visions du monde ».

Oui, tout bouge et en tous sens. En ce temps de ruptures et d'irruption du nouveau, de tensions et de contradictions, d'incertitude, la vérité se fragmente, la science et la technique s'idéologisent, et la figure de l'homme n'est plus qu'une image bougée, au sens photographique du terme. Sans définition mythique, métaphysique, positive et même culturelle de large acceptation, il devient un être historique mal identifié. L'indifférence, le mépris, la violence peuvent l'attaquer à frais plus réduits, l'inquiétude et la peur le faire plus passif, et la puissance technicienne le rendre façonnable. La barbarie fardée serait son avenir ; un monde où la création cède la place à l'ennui, le sacré à l'angoisse, l'éducation à la programmation des individus ; un monde où la culture s'atrophie alors que la science s'hypertrophie, où le sensible dépérit et où l'énergie de la vie trouve mal son emploi. Une clôture sans issues annoncée-montrée par Michel Henry (*La Barbarie*). Cependant, il est des tentatives moins désespérantes ; celle des théoriciens de l'auto-organisation, en langage scientifique, de l'autonomie, en langage socio-politique : les fluctuations sont en tout génératrices d'ordre précaire, mais toujours renouvelé ; celles qui, constatant le surinvestissement du « privé » et la désaffection à l'égard de la « chose publique », annoncent la « seconde révolution individualiste » et un extraordinaire développement du culte de l'autonomie privée. (Gilles Lipovetsky)

L'individu n'est pas sans recours, il procède à une nouvelle création de la quotidienneté, il ruse et cherche avec les moyens disponibles l'accomplissement de soi-même. Il n'en est pas moins livré à l'incertitude. La **modernité** activée est sans cesse génératrice d'inconnu, elle rend l'homme pour une part étranger à ce qu'il produit. C'est à l'exploration des nouveaux territoires du social et du culturel que prépare le « détour » anthropologique ; il permet d'esquisser les premières cartes de ces lieux que le « **mouvement de la modernité** transforme et fait surgir ; il initie à la découverte des régions de l'inédit » (Georges Balandier). Il contribue à une lisibilité de ce temps et de son œuvre, il aide à réduire le dépaysement de l'homme contemporain. Il faut, à tout prix, empêcher que celui-ci ne devienne pour lui-même un inconnu, un Autre non défini, mal situé et mal lié. Cette ré-connaissance de soi passe par la meilleure connaissance de l'Autre, qu'il soit proche, mais différent, ou lointain et pour cela « exotique ».

Repères bibliographiques

- Henri Atlan, *A tort et à raison*, Ed. du Seuil, 1986.
- Georges Balandier, *Le détour, pouvoir et modernité*, Ed. Fayard, 1985.

- Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Ed. Galilée, 1981.
- Michel Henry, *La barbarie*, Ed. Grasset 1986.
- François Jacob, *Le jeu des possibles*, Ed. Fayard, 1981.
- Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain*, Ed. Gallimard, 1983.
- Edgar Morin et Massim Piatelli (dir.), *L'unité de l'homme*, Ed. Seuil, 1974.
- Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance*, Ed. Gallimard, 1979.